

S H I H - L I K O W

LE POIDS DES OS

*Nouvelles traduites de l'anglais (Malaisie)
par Dominique Vitalyos*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

La couverture du *Poids des os*
a été créée par David Pearson.

Titre original :
Bone Weight and other stories
Kow, Shih-Li

© Shih-Li Kow, 2023.
Publié en accord avec l'agence littéraire Astier-Pécher.
© Zulma, 2026, pour la traduction française.

*Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement
de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes
et de données est interdite conformément à l'article 4,
paragraphe 3, de la directive (UE) 2019/790.*

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



J'entre dans un livre

J'entre dans un livre que je tiens près, tout près de mon visage au point de sentir le jauni de ses pages. J'y arpente les allées de mots, je glisse la main le long de ces mots, je perfore du doigt le creux des *o*. Quand je suis en pleine forme, je me saisis du crochet d'un *j* et je le balance un moment. Personne ne rit de ma bêtise, je suis seule ici.

Je me glisse près de *festif*, dont l'*est* encadré d'un *i* et de deux *f* en sentinelles, prisonnier, privé des réjouissances promises. Laisse-moi te libérer de tes chaînes, *est*. Je tords la crosse du premier *f*, mais ma main dérape, distraite par la découverte, trois lignes au-dessous, d'un trésor. Je me faufile par les interstices entre les clôtures vers ma nouvelle passion : *arabesque*.

Ah, majestueuse, sculpturale arabesque ! Je m'attarde sur tes volutes, le souffle coupé par ta force, avant de céder à la séduction de ta sœur, la délicate *pirouette*. Quelle coquette elle fait, avec la moue qu'elle m'adresse tandis que j'essaie de me maintenir en équilibre sur la pointe de mes deux pieds aux sommets jumeaux de son double *t*.

Je m'avance vers *chartreuse*, aux syllabes si brillantes

que je dois me couvrir les yeux. Nous devons partager cette boisson au bar où sa cousine chante, mais pour le moment, il n'est encore question que de tuiles rouges qui se recouvrent, assoiffées, liant entre elles des terres séchées au soleil et cuites au four.

— Ça va, ma chérie ? Je peux te faire la lecture.

— Ça va.

— Repose tes yeux. Rappelle-toi ce que le médecin a dit.

Perte. Vue. Inéluctable. Il n'existe pas de traitement, a-t-il dit. Le monde s'obscurcira progressivement, c'est tout. Bientôt les lignes imprimées perdront leur définition. Un brouillard menaçant, analphabète, avance sur moi tel un cyclone au ralenti. Je dois apprendre à repérer où est son œil entre les tirets et les points qui défilent sous la pulpe de mes doigts.

Chaque banc

J'habite une location dans une de ces rues où les gens promènent leur chien le soir. J'aime être assis dehors à ce moment-là, sur un banc dont la courbe douce épouse celle de mon dos comme une coque de bois à claire-voie.

Chaque jour les bipèdes à chiens passent devant moi, unis par une laisse ou liés par un fil invisible à leurs meilleurs amis de toujours. De droite à gauche et de gauche à droite passent aussi des joggeurs opiniâtres, des pratiquants de la marche rapide, des cyclistes, des pousseurs de poussettes et des gens qui doivent se rendre ici ou là.

Sous le taillis des haies, là où mégots, pisse et feuilles pourries ont pénétré le sol, des chats et des créatures furtives, bruissantes, sondent la terre. Les écureuils et les chatons désorientés se rétractent une fois ou deux avant de traverser la rue d'un trait. Les haies et les arbres sont identiques sur chaque trottoir, mais ils y vont quand même, frôlant la mort, boyaux éclatés, sous une roue lancée à tombeau ouvert. De temps à autre, je tourne une page et quand je relève les yeux, il y a une nouvelle tache sur la chaussée.

Je regarde les arbres et les nuages parce que si je ne regarde pas les nuages, à quoi bon regarder par terre ? Ce sont des grumeaux de lait caillé, des flocons de mousse ou un cumulus de fumée, des odeurs de cuisine et des voix ténues d'enfants qui s'élèvent avec la légèreté de l'hélium. Par beau temps, le soleil à travers les arbres éparpille un or factice sur le trottoir. Par temps sec, les feuilles tombent à la dérive, croustillantes comme des *papadam*¹. De loin en loin, je griffonne une ligne dans mon carnet.

Parfois quelqu'un s'assoit à côté de moi pour renouer un lacet ou reprendre son souffle. Ou c'est une femme qui dépose son sac à provisions sur le banc pour farfouiller dans son porte-monnaie. Personne ne reste longtemps. Ceux qui demandent leur chemin ne s'assoient jamais. Ceux qui ont un livre à lire cherchent un banc libre où ils seront seuls. Un garçon me laisse des romans de zombies écornés et s'éloigne sans un mot. Une petite fille me donne un sandwich et une bouteille d'eau ; sa mère la filme.

Quand il pleut, je m'enveloppe dans un imperméable. Je compte aussi parmi mes possessions un vieux parapluie assez grand pour deux et des bottes en caoutchouc qui ne prennent pas l'eau. Les jours de déluge, les chiens restent dans leur foyer perpétuel et les oiseaux se blottissent dans les arbres ; chacun de leurs frissons inaperçus ressemble au frémissement d'une feuille. La pluie éclabousse le trottoir, les

1. Les termes en italique sont rassemblés dans un glossaire en fin d'ouvrage.

gouttes explosent dans un tapis d'étincelles liquides.

Un homme en uniforme me dit : « Frère, ce n'est pas un endroit où on a envie de rester. Viens avec moi te mettre à l'abri.

Je lui montre une clé et pointe du doigt l'immeuble où j'habite en location. Je souris et lui dis : « Je suis exactement là où j'ai envie d'être, mon frère. »

Quand les lumières s'allument, je rentre et je pose la bouilloire sur le feu. Je verse de l'eau chaude dans un petit pot de pâtes instantanées. Tout en mangeant, je regarde ce que j'ai écrit. Parfois c'est peu de chose, juste les contours d'un mot en tortillon de nouille. Ou c'est une avalanche de mots qui courent comme des araignées sur la page jusqu'à ce que, atteignant le bord, elles basculent. D'autres fois, je lis une page blanche jusqu'à la dernière goutte de soupe, et le vide est aussi rassurant qu'une couverture rabattue sur ma tête.

Le jour où je m'en vais, j'écris un mot de remerciement. Il a été sympa quelque temps, l'homme dont j'ai habité la remise. Les livres de zombies sont sur les étagères à côté des tuyaux d'arrosage et des roues de bicyclette. Pour loyer, je laisse toute une table de livres. Leur porte-fiches de bibliothèque est juste assez profond pour y introduire un morceau de papier. Dans chacun d'eux, je glisse une page repliée de mon carnet. Si l'homme bienveillant étale tous ces feuillets comme les cartes d'un jeu de tarot, il pourra, si cela lui chante, voir ce que quelqu'un comme moi voit dans une rue comme celle-ci.

Quand les promeneurs de chiens passeront, ils me verront étendu sur un banc et lisant les nuages. Ils répandront peut-être des piécettes qui tomberont à terre telles des gouttes de soleil terni. Ils sortiront peut-être même, de leur poche, un billet aussi craquant qu'une feuille sèche qui s'effrite dans la main. À moins qu'ils ne voient rien, juste une tache sur un banc.

La fontaine

La première traînée d'obscurité aperçue dans le ciel de fin d'après-midi par les bouches d'aération de la cuisine lui fit penser à l'endroit où elle allait passer la nuit. Pour y avoir déjà dormi trois fois, elle commençait à le considérer comme son refuge personnel. S'y rendre de ce restaurant où elle avait trouvé du travail lui prenait une bonne heure, mais cela lui était égal. Le lieu valait même l'effort de faire le chemin en sens inverse le lendemain matin, en montée cette fois, pour retourner au travail.

Sa dernière tâche de la journée était de transporter cinq sacs d'ordures jusqu'à la poubelle de la ruelle adjacente. Elle sortit par la porte de derrière parce qu'il y avait encore des clients devant, en terrasse, des gens qui faisaient durer le plaisir autour de boissons que les glaçons avaient affadies en fondant et de nourritures qui se figeaient sur des assiettes qu'elle retrouverait à laver le lendemain. Elle dépassa les restaurants et les pubs voisins qui fermaient eux aussi sur les clients attardés.

Personne ne la regardait, pas même les hommes qui fumaient au coin de la rue où les percussions sourdes

de la musique du pub transmettaient au trottoir des vibrations qui se communiquaient aux jambes des passants. Non qu'elle eût souhaité qu'ils le fassent ; elle n'avait l'air en rien différente des nombreux quidams dont le travail était la seule raison de se trouver dans ce quartier de la ville.

Tout en marchant, elle regardait autour d'elle pour éviter de croiser le chemin de policiers et d'employés municipaux. Rien n'attira son attention, sauf la photo gigantesque, sur un panneau d'affichage, d'un homme mal rasé qui faisait la publicité d'un parfum. Elle reconnut en lui un célèbre joueur de football anglais. Il lui rappelait son frère, qui gaspillait le peu d'argent qu'il avait en paris de toutes sortes – foot, loterie, parties de cartes et combats de coqs – et perdait tout son temps à regarder des matchs de football chez d'autres gens, sur leur télé. Ce n'était pas un souvenir qu'elle chérissait.

Les individus qu'elle croisait ne présentaient aucun intérêt pour elle, pas plus qu'elle pour eux, sans doute. Elle n'enregistrait, les concernant, que de vagues caractéristiques de genre et d'aspect. Elle était soulagée de ne pas retrouver à cette heure la foule précipitée des femmes du matin. Ces jolies personnes, juchées sur leurs talons impatients au pas dur, qui se dispersaient en descendant du train, et venaient parfois déjeuner au restaurant. Absent aussi, le chaos de la circulation aux heures ouvrables, les embouteillages créés par la conjonction des feux de signalisation, des policiers chargés de régler la circulation anarchique et

des conducteurs indisciplinés qui tentaient de se soustraire aux consignes des premiers comme des seconds. Elle poursuivit son chemin.

Ses épaules la faisaient légèrement souffrir. La fatigue, immense, pesait lourd sur son corps menu. Elle tenait un sac en plastique qui contenait une bouteille d'eau, quatre tranches de pain et une portion de poulet donnée par le cuisinier. Le sac pendait comme un poids mort au bout de son bras raide. L'autre bras, peut-être par sympathie avec celui qui portait le repas, ne se balançait pas non plus. Elle traînait un peu des pieds, chaque pas marqué par le claquement d'une tong en plastique contre un talon.

Peu après elle quitta la rue par une brèche dans la haie qui lui arrivait à l'épaule et se retrouva dans un petit jardin public densément planté d'arbustes, de massifs géométriques et de haies bien taillées. Quatre bancs étaient disposés tels des points cardinaux autour d'une allée pavée encerclant une fontaine. Elle s'assit sur celui qu'elle imaginait marquer l'est, serrant contre elle son repas emballé. De là, elle avait vue sur la route et sur le couple qui occupait le banc de l'ouest. La femme était assise dans une position gracieuse, jambes repliées sous elle, et se penchait vers son compagnon.

Elle resta sans bouger jusqu'à ce que la faim ait raison de l'inertie de ses membres. Lentement elle sortit la première tranche de pain de son film en plastique. Elle aurait aimé un peu de sauce curry pour l'accompagner, mais bien sûr, il n'y en avait pas ; le restaurant

où elle travaillait ne servait rien d'aussi banal. Elle aurait bien dégusté aussi un morceau de ce poisson salé friable que le restaurant ne servait pas non plus. La tranche de pain fut rapidement éclusée sans qu'elle en remarque le goût. Elle en prit une deuxième, la plia en deux dans le sens de la longueur et mordit dedans. La mie humidifiée lui colla au palais et elle dut la déloger à l'aide de la langue avant de pouvoir avaler. À la première bouchée de poulet qu'elle prit, le couple se leva pour partir. Elle se demanda si le fait qu'elle mange les avait dérangés, si elle avait gâché leur point de vue sur la fontaine. L'homme soutint la femme d'une main tandis qu'elle défroissait sa jupe et glissait les pieds dans ses sandales. Ils s'éloignèrent tranquillement. Elle était de nouveau seule.

Elle ingurgita une troisième tranche de pain tout en continuant à rêver d'autres nourritures. Dans le temps qu'il faut pour consommer une tranche de pain, on pouvait énumérer un grand nombre de nourritures rêvées. Bientôt sa faim fut assouvie, mais le manque d'un goût et d'une texture persistait sur ses papilles. La veille, le cuisinier lui avait donné un petit pot de purée de pommes de terre et deux œufs durs. Elle aurait aimé une tranche d'ananas, peut-être. Des épices en grain. Du lait de coco crémeux. Du café. Du calamar caoutchouteux. Des croustilles de poisson qui craquent sur la langue. De la mangue verte, âpre, et des piments. Sa rêverie se nourrissait d'odeurs.

Elle serait payée samedi. Elle trouverait peut-être alors un logement, où elle aurait une plaque pour

frir du poisson salé, une porte à verrouiller avant de s'endormir.

Le temps rampait, imperceptible. Secondes et minutes, égarées, rôdaient sur des pattes d'insecte le long des sons et des pensées vaporeuses qui lui traversaient l'esprit. Elle observait la lumière des phares qui s'approchaient dans une direction, celle des feux arrière décroissant dans l'autre. Elle restait là, sans bouger, assise et comme fondue à son banc. Elle essaya de compter les voitures, mais son attention et son regard dérivèrent en permanence. Cela lui arrivait aussi au restaurant, pendant qu'elle faisait la vaisselle. Parfois elle se surprenait à fixer sans les voir ses mains qui semblaient se mouvoir de leur propre gré.

Elle posa les yeux sur la fontaine. Sa fontaine. Elle l'aimait – sa médiocrité, son insignifiance. C'était une sculpture grandeur nature de deux nymphes tenant une jarre géante d'où s'écoulait de l'eau dans un bassin peu profond. Les femmes de bronze, pieds posés à la surface du bassin, marchaient sur l'eau. Des lumières coloraient leurs traits épais et souriants de jaune, puis de rouge la minute d'après. C'était sa fontaine.

Le temps passait. Elle se décolla du banc et se dirigea à contrecœur vers celui où le couple s'était assis un peu avant. De là, elle entendait la route derrière elle ; la fontaine, un peu en oblique, faisait face aux arbres. À présent, le dos de bronze des nymphes paraissait souffrir, croulant sous le fardeau d'une jarre trop grosse pour elles qu'elles portaient en pénitence perpétuelle, captives d'un cercle d'eau. Ses pauvres amies

de la fontaine. Elle restait là à se vider la tête, bercée par le clapotis et les gargouillis de la cascade.

Une horloge sonna l'heure dans le lointain. Elle se glissa en rampant dans l'espace qu'elle s'était créé pour dormir, à l'arrière d'un transformateur électrique tout proche. Il y avait un recoin entre le mur et la clôture, dans lequel elle déposa le restant de son repas. Elle étala une serviette sur des cartons aplatis, s'étendit et s'abîma aussitôt dans un sommeil de plomb. À trois heures du matin, elle fut réveillée par l'horloge. La route était calme à présent, le ciel nocturne allégé. L'humidité lourde, collante, poussiéreuse avait fait place à une puissante odeur de vert.

Elle se glissa sans bruit hors de sa cachette. Silencieuse le soir, invisible la nuit. Sa fontaine murmurait. Elle avança la main dans l'écheveau de la cascade, brisant le miroitement de la surface. Elle regarda autour d'elle. Une chouette surgie des hauteurs passa dans un vol ras, blanche sur le fond obscur des arbres. Un papillon fantomatique ou une petite chauve-souris frugivore voletait frénétiquement d'une ombre à l'autre. Elle regarda de nouveau autour d'elle sans voir personne.

Elle ôta sa jupe et sa chemise, libéra ses seins de leur coque élastique. Elle déposa ses vêtements sur l'herbe à quelques pas afin qu'ils ne soient pas mouillés par la vapeur de gouttelettes échappées de la fontaine. Elle avança la tête sous la cascade, puis les épaules. Un courant froid la saisit aux omoplates puis se divisa en ruisselets délicieux le long de son dos. Elle glissa

alors tout son corps sous le jet, franchissant le rebord surélevé du bassin, et sentit, collé à ses pieds, le gravier sableux accumulé entre les dalles glissantes. Des feuilles qui flottaient, des brindilles et des papiers de bonbons chatouillaient ses mollets. Inspirant, puis exhalant profondément, elle se libéra dans l'eau fraîche de tout le poids de sa journée.

Elle se doucha dans l'obscurité. Se chanta une berceuse, une de son enfance, qui parlait de pluie et de riz. Elle s'en rappelait toutes les paroles ; il n'était pas si lointain, le temps où elle les avait apprises. La mélodie vibrat dans sa gorge, sa voix étouffée par le son de l'eau. Elle sentit son cœur battre des premières pulsations du jour.

Elle sortit de la fontaine et leva les bras. À mi-hauteur du ciel, une lune gibbeuse venait d'atteindre la cime des arbres. Elle l'entoura de ses mains en coupe et la cueillit. Cette nuit, l'astre était à elle, à emporter pour se réchauffer le ventre au contact de sa lueur chaude. Elle se rhabilla et dormit, frissonnant de froid et de plaisir, sous la couverture que lui faisait l'obscurité veloutée. Derrière la haie, par-delà la bande d'herbe, une voiture passa dans un rugissement, puis une moto, sans la déranger. Elle savait qu'elle se réveillerait lavée de tout et pleine d'espoir.

La nuit suivante, elle rapporta chez elle un morceau de savon à la senteur médicinale qu'elle avait subtilisé dans les toilettes du restaurant. Personne n'en remarquerait la disparition. Dans la journée elle avait lavé un million d'assiettes ; leur entassement aurait

dépassé en hauteur les bâtiments alentour. Des bruits résonnaient, prisonniers de sa tête – le cliquetis des couverts en métal contre la porcelaine, le vrombissement du ventilateur d'évacuation dans la cuisine, le martèlement du hachoir contre la planche, le tintement de la caisse enregistreuse. Elle était comme une enfant couvant un jouet défendu, impatiente de voir venir l'heure de la fermeture pour mettre à l'abri un morceau de savon.

Nantie de ce trésor, elle se pressa de rentrer chez elle. Elle était presque imprudente, adoptant un pas si rapide qu'elle oubliait de se faire invisible. Lorsqu'elle arriva à sa fontaine, elle fut accueillie par une abomination flottant sur l'eau. Des excréments humains. Elle maudit les auteurs dégoûtants de cet acte. La connaissant, la fontaine lui gargouilla quelque chose en retour. Elle écopa les selles et les jeta au loin, réitérant ses malédictions.

Quand tout se tut et que l'horloge sonna, l'appelant à sortir de son sommeil sans rêve, elle sourit. Déjà quatre heures. Elle avait trop dormi. Elle déballa le savon et le porta à son nez. Dans la fontaine, elle le fit mousser dans ses cheveux et savoura le grattement de ses ongles contre son cuir chevelu. Elle renversa la tête en arrière, laissa couler l'eau sur son visage et rinça sa chevelure du liquide épais qui l'imprégnait.

Elle fit sa toilette, savonnant tous les creux qu'elle était seule à connaître. D'humeur soudain joueuse, elle étreignit l'une des filles de bronze et planta un baiser appuyé sur sa joue de métal. Elle n'avait jamais

été aussi proche du bonheur depuis son arrivée dans cette ville. Elle se dit qu'elle allait économiser de l'argent et se chercher un compagnon. Si elle trouvait un homme convenable, elle pourrait l'épouser et postuler pour une carte d'identité rouge qui ferait d'elle une résidente légitime. Elle pourrait entrer dans les boutiques sans avoir peur. Travailler sans avoir peur. Traverser une rue dans les parages d'un policier sans avoir peur. Au restaurant, il y avait bien ce jeune serveur qui lui souriait. Il connaissait son nom, qu'il prononçait maladroitement, mais elle ne connaissait pas le sien. Son regard sur elle pouvait signifier de l'amitié, du danger ou rien du tout, elle n'aurait pas encore su le dire. Il avait le teint plus sombre qu'elle et il flottait autour de lui une odeur forte, étrange. Si ce n'était pas lui, ce pourrait être quelqu'un d'autre.

Avec une carte rouge, elle pourrait se reproduire, croyait-elle. Son corps pourrait être autorisé à porter des enfants. Les femmes dans sa situation étaient nombreuses, isolées, cherchant un ersatz de foyer dans les bras d'un homme déplacé comme elles au mauvais endroit.

Si elle échouait à se caser, ou si elle était arrêtée par un type en uniforme, elle serait renvoyée dans son pays de champs clairsemés, de pistes de terre et d'enfants poussiéreux qui ne fréquentaient pas l'école. À son frère, qui chercherait par des cajoleries à se faire entretenir et qui fouillerait ses vêtements en espérant y trouver de l'argent. Elle devrait retourner à ce foyer qu'elle avait quitté peu de temps auparavant. À présent, son foyer,

c'était ici, dans ce parc encadré par la route et les arbres. Les filles de la fontaine étaient ses sœurs.

L'eau était froide cette nuit-là, et elle s'entendait expirer bruyamment sur une note aiguë. Dans l'après-midi un orage avait éclaté, insufflant un courant froid au cœur de sa chère fontaine. En sortant du bassin, elle frissonna. Elle vit s'envoler la chouette, dont l'aile frôla son épaule au passage – du moins c'est ce qu'elle crut vivre, touchée par un doigt de plume en témoignage de sympathie.

« On a pris sa douche ? » dit une voix d'homme derrière elle, proche, si proche. Trop proche et trop réelle. Elle se raidit et s'accroupit lentement pour se faire toute petite et se cacher de lui. Il la contourna, écrasant l'herbe cassante de ses semelles dures, silhouette sombre en surplomb au-dessus d'elle. L'éclairage de la rue se reflétait dans les boutons d'argent de ses épaulettes.

« Où sont tes papiers ? » Le ton était désinvolte, plutôt amical.

Elle garda le silence, baissa la tête et enveloppa ses genoux de ses bras.

« Où est ton passeport ? Et ton permis de travail ? »

Elle ne répondit pas.

« Je pourrais te mettre en prison... » dit-il, un rire dans la voix.

Ses vêtements étaient posés par terre à trois pas de distance, elle les voyait dans le triangle que formaient les jambes de l'homme avec le sol. Comme elle aurait voulu pouvoir les atteindre ! Ce qui restait du savon

lui faisait les doigts gluants. Elle tenait à le garder pour le lendemain. Elle serra plus fort les genoux, poings crispés.

Il s'approcha. Ses chaussures étaient noires, luisantes. « Qu'est-ce que vous faites là ? » aurait-elle voulu demander. Puis elle aurait crié, hurlé « je ne vous ai pas invité ! », et levé les poings pour le défier. C'est chez moi, ici, pas chez vous, enrageait-elle en silence, vous avez des lits et des draps, des lumières, des voitures, des gens autour de vous. Me laisser cet endroit, c'est trop demander ? Une fontaine, quelques arbres et une chouette. Laissez-les-moi. Elle gardait la tête baissée.

Il leva un pied et de sa chaussure poussa son genou. Elle tomba sur le dos, s'assit. Les pointes des brins d'herbe piquaient sa chair nue. Elle ne le regardait pas. Le vent traçait aux gouttelettes d'eau sur sa peau des chemins qui lui donnaient la chair de poule. Son ventre se contracta douloureusement.

La chaussure, encore, dépassant de la jambe sombre du pantalon. Cirée, lisse, écartant ses genoux.

« Monsieur, je vous en prie », dit-elle d'une voix rauque. Il ne répondit rien, la chaussure pressait toujours contre son genou pour l'abaisser. Ses mains lâchèrent prise. Elle croisa les bras sur la poitrine. Ses vêtements étaient trop loin d'elle. Sauve-moi, chouette. Sauvez-moi, chauves-souris. Sauve-moi, fontaine. Sœurs de la fontaine, animez-vous, sauvez-moi. Ô mère !

Sa jambe était étendue sur l'herbe qui commençait

à s'humecter de rosée. Le genou de l'homme était contre son entrejambe.

« Je suis plongeuse, dit-elle à l'herbe. C'est tout, je fais la vaisselle dans un restaurant.

— Plongeuse, ouvrière en usine, bonne, prostituée, qu'est-ce que ça peut me faire ? siffla-t-il entre ses dents. Tu as un passeport ?

— Non, monsieur. »

Pas de passeport à couverture verte plastifiée et frappée d'un blason. Pas d'amis. Pas de sauveur pour l'emporter loin de ce genou qui pressait l'intérieur de sa cuisse et de cette main qui glissait le long de son cou. Elle tourna la tête, sa joue contre l'insigne à double chevron de la manche. Elle serrait son morceau de savon de toutes ses forces, retenant son souffle. Ma fontaine. Ma mer. Ma rivière. Ma pluie. Mon lac d'eau limpide. Ma flaque de crachat. Elle suffoquait, noyée dans une assiette d'eau.

Sur la route, deux voitures fendirent l'air en sifflant. Elle aperçut le pinceau de leurs phares entre les plantes. Trois voitures et une moto. Ils n'en sauront rien. Personne n'envahit l'espace où ils se cachent. Douze. Treize. Elle comptait les voitures. Elle ne pouvait en manquer une seule.

Elle pensa au client du restaurant qui étirait les lèvres avant de s'essuyer les dents avec une serviette en papier ; au vrombissement de l'énorme ventilateur d'évacuation dans la cuisine, dont les hélices tournaient en boucle sans aller nulle part. Dix-huit, dix-neuf, vingt. Elle pensa aux morceaux de poulet

do du flottant dans la soupe et aux pelures jaunies de légumes dans les ordures. Une fourmi lui mordait le dos. La sueur de l'homme dégouttait sur son visage. Vingt-neuf, trente. Elle se rappela le nom du Tout-Puissant, brodé en fil d'or sur un tissu noir, encadré dans un rectangle de plastique doré et accroché au-dessus de l'entrée d'une boutique. Elle s'imagina retournant à la fontaine. Elle pensait à tout sauf au présent. Tout était digne d'intérêt, et pourtant non. Tout était plein de détails minuscules, et pourtant vide. Important, mais insignifiant. Tout était dans sa tête, pourtant tout ce qui comptait était en même temps à l'extérieur.

« Tu seras encore là demain ? Je t'apporterai peut-être de l'argent », dit l'homme. Il se leva pour partir, ajusta d'un coup sec la boucle de sa ceinture. Elle roula sur le côté et il s'en alla. Elle n'avait pas même entrevu le visage de ce petit homme qu'elle appelait « monsieur ».

« Demain, je peux récupérer ma fontaine ? Monsieur. Si je vous appelle monsieur, je peux récupérer ma fontaine ? » dit-elle sans ouvrir la bouche. Le ciel au-dessus d'elle était indigo. Elle voulait courir, mais ne le pouvait pas. Une vague de lassitude vieille de plusieurs mois l'avait rattrapée et clouée au sol. Une pensée fuyante se faufilait dans le vide de sa tête, qu'elle ne parvenait pas à saisir, et cela la mettait en colère.

Elle se redressa à quatre pattes et gagna la fontaine pour se laver avec le morceau de savon qu'elle

avait gardé dans la main. Il avait la forme d'une petite poignée aux creux dessinés par ses doigts. L'horloge distante sonna cinq heures.

Loin par-delà le jardin, des estafilades de lumière déchiraient le ciel. Elle avait eu tort au sujet des bancs : l'est n'était pas là où elle l'avait cru. Il fallait qu'elle aille travailler, on était samedi. Samedi, lui avait-on dit, c'était le jour où elle serait payée.